

TEMPERATURE

Du 12 novembre 1901.

Table with weather data for Washington, D.C. and other locations, including temperature and wind direction.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 12 novembre. Indications pour la Louisiane: Temps-beaux mercredi; plus froid dans la partie sud; beau jeudi; fraîcheur; vents du nord au nord-est.

L'AFFAIRE M'CAHON

-DEVANT-

LA JUSTICE.

On a dit et répété, depuis longtemps et sur tous les tons, que le côté faible, disons le mot vrai - le vice de la République Américaine, c'est la municipalité. Le reproche est juste; c'est là, en effet, qu'est le défaut. Mais on aurait tort de croire qu'il n'est né, qu'il ne s'est développé qu'aux Etats-Unis. C'est, au contraire, un mal inhérent à toutes les Républiques, à tous les gouvernements démocratiquement organisés. C'est une maladie constitutionnelle, comme diraient les médecins. On la retrouve, souvent à l'état aigu, dans la République française qui repose à peu près sur les mêmes bases que notre Union.

tous les scandales dont ils nous offrent le triste spectacle. Ils ne jettent pas, du reste, d'un bien grand prestige aux yeux de leurs concitoyens qui les voient de trop près brasser leurs affaires personnelles et en saisissant les petits côtés plus rapidement et avec plus d'aise que les grands. C'est une source inépuisable de soupçons, justes ou injustes, que l'administration d'une grande ville comme la nôtre. De là, la susceptibilité - disons le mot - l'irascibilité dont ses membres font preuve en ce moment.

Non, certes. S'il n'est pas permis au premier venu de semer dans le public des soupçons sur la conduite ou sur la personnalité d'un simple particulier alors que les troubles qui peuvent en résulter ne doivent pas sortir du cercle de la famille, à plus forte raison ces bruits injurieux sont-ils condamnables, quand ils s'attaquent à des hommes publics et tendent ainsi à jeter le désarroi, à semer la défiance dans une grande communauté. Que si la dénonciation émane d'une autorité publique, la faute devient plus grave encore et la loi est rigoureusement obligée de frapper le coupable.

C'est ce qui arrive aujourd'hui, à la suite des dénonciations de M. McMahon. Nous trouvons donc tout simple que la justice se soit émue et ait voulu intervenir dans cette affaire; triste affaire qui, plus que jamais, nous semble le résultat d'une étourderie aggravée par un amour-propre mal placé de la part du coupable.

A LA MEMOIRE

-DE-

Wm McKinley.

MONUMENT NATIONAL.

Il y a quelques semaines à peine, le président Wm McKinley tombait victime du plus odieux, du plus lâche des attentats, au moment même où il célébrait les gloires de l'industrie américaine et les bienfaits de la réconciliation entre les deux grandes sections du pays. Il avait saigner tous les courages de ses concitoyens, à quelque classe, à quelque parti qu'ils pussent appartenir.

O'était à la fois le plus grand des citoyens et le meilleur des présidents que l'Union ait jamais eus, et il avait réussi, à force d'amour de l'Union, à faire de notre République une grande famille nationale.

Tel il était au milieu des siens, tel on le retrouvait au milieu de ses millions de concitoyens qu'il traitait comme ses propres enfants.

Inutile de rappeler les cris de douleur qui s'échappèrent de toutes les poitrines quand on apprit la nouvelle de l'attentat dont il était la victime. On fut un véritable deuil national, et sous du fond de la Californie jusqu'aux frontières du Maine, des côtes de l'Atlantique à celles du Pacifique, nous pleurons encore la disparition de cet homme de bien, de ce grand patriote.

C'est à sa mémoire, sacrée pour tout américain vraiment digne de ce titre, que la nation veut élever un monument pour perpétuer le souvenir de ses bienfaits. La Louisiane et la Nouvelle-Orléans qui l'ont connu et l'ont aimé, ne resteront

pas en arrière de la route de la nation, en cette mémorable circonstance.

Ce monument qui doit s'élever à Washington, témoin de ses actes, consiste en un arché gigantesque qui doit relier les deux rives du Potomac, image de l'union qu'il venait d'accroître entre le Nord et le Sud.

On peut dire hautement que McKinley a été un président véritablement national, aussi toute la nation doit-elle concourir cordialement à l'érection du monument.

C'était aussi et surtout un président populaire; c'est également à l'aide d'une souscription populaire que doit s'élever cette arche triomphale. La Presse doit naturellement et veut prendre une part active à cette œuvre toute pratique. L'ABEILLE est priée d'ouvrir dans ses bureaux une liste de souscription. Elle s'empresse d'accorder à cette demande qui n'est que l'expression éclatante des vœux qu'elle fait depuis la mort de William McKinley pour perpétuer la mémoire de cet excellent homme, de ce grand patriote, de ce modèle des présidents.

Contribuons tous cordialement à l'érection de ce monument. Tous les Etats du Sud y coopéreront de grand cœur et nous espérons que notre Etat et notre ville figureront glorieusement sur cette liste, expression sincère des vœux du pays. Nous remercions M. H. V. Boynton, président du comité de la presse, d'avoir inscrit l'ABEILLE au rang de ses souscripteurs.

Une liste est ouverte dans nos bureaux, et nous publions les noms des personnes qui s'y inscrivent.

Trop parler nuit.

A l'avant-dernière séance de notre Conseil municipal, un de nos membres, M. Stanley, avait cru pouvoir impunément attaquer la bonne foi et l'intégrité de la majorité, en l'accusant de poursuite M. McMahon dont l'expulsion fut votée, de sa haine politique.

M. Stanley n'était fait le défenseur de M. McMahon qui, disait-il, était en butte à une persécution politique. Ses paroles n'étaient pas tombées, paraît-il, dans des oreilles de sours, car hier soir, on l'a tenu compte.

Devant l'attitude menaçante du Conseil de le bannir de son sein, s'il ne retirait pas ses paroles inconsidérément lancées, il s'est résigné à ce dernier parti et a très humblement reconnu son tort.

Le Conseil ne doit, ne peut rester sous le coup d'aucune accusation qui l'expose aux attaques du public. S'il en était autrement, il s'amoindrirait à ses propres yeux et perdrait la confiance de toute la population.

Nous publions ailleurs le message que le maire a envoyé au Conseil au sujet des révélations vraies ou fausses qu'a faites M. McMahon infortuné trois de ses anciens collègues.

Comme le grand jury est saisi de l'affaire et a ouvert hier une enquête à cet égard, le conseil a renvoyé à quinzaine la considération par lui de l'affaire. Il convient de reconnaître qu'en la circonstance, comme en toute autre d'ailleurs, le maire a été d'une correction parfaite.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.00 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Propos de costumes

Le couronnement du roi d'Angleterre, dont les journaux d'outre-mer commencent à entretenir leurs lecteurs, renaissances bientôt aux yeux de l'Europe, toujours curieuse des cérémonies qui lui rappellent le temps des pompes royales.

Ainsi que dans un décor de féerie, elle verra, costumés comme les héros de quelque drame épique, les plus nobles seigneurs de la Grande-Bretagne, barons, comtes, marquis, ducs, pairs du royaume, ayant au front la couronne de leur titre.

Le Roi lui-même sera vêtu ainsi qu'il était, aux jours de fête, les souverains ses ancêtres, et quand il entrera dans Westminster, aux acclamations de sa Cour, les témoins de ces splendeurs pourront se croire revenus au seizième siècle et voir passer Henry VIII, dont la figure d'Edouard VII rappelle si curieusement les traits.

Ce spectacle n'étonnera pas les Anglais tant qu'il étonnerait les Français s'il se déroulait chez eux. Les Anglais plus que les Français ont conservé les costumes d'autrefois dans les cérémonies publiques, et divers agents de l'Etat les portent encore. Les gardes de la Tour de Londres sont vêtus comme leurs devanciers de la Renaissance, et dans Londres, à certains jours, on peut voir des hérauts d'armes dont le costume ne diffère en rien de celui qui portait ces officiers au temps de Marie Tudor.

Les magistrats et les présidents des chambres ont conservé la monumentale perruque popularisée par l'image, et il ne semble pas que ces costumes soient au moment de disparaître.

En France, l'habit noir, les uniformes militaires ou d'autres qui les rappellent ont remplacé les pourpoints de velours, les manches en satin, les jambières en soie et les toques à plumes. On les a vus pour la dernière fois à Reims, en 1835, au score de Charles X, alors qu'au tour du Roi, les grands officiers de la couronne portaient le diadème, le sceptre, ou l'épée, en attendant qu'il les portât lui-même après qu'il aurait été déclaré l'Oint du Seigneur.

Napoléon Ier avait en, au plus haut degré, le goût de ces mises en scène et, sous son règne, elles se renouvèrent souvent. Le tableau de David montre l'Empereur, au jour de son sacre, dans la cathédrale de Paris, en magnifique costume et, en 1816, à la fameuse cérémonie du Champ de Mai, on le revit pareil.

Mais, des quatre souverains qui régneront après lui, un seul, Charles X, se fit sacrer. Louis XVIII, infirme, impotent, pouvait à peine marcher, recula toujours devant la fatigue d'une cérémonie dont il craignait de compromettre l'éclat par quelque défaillance physique.

Pour Louis-Philippe, tenant ses pouvoirs royaux non du droit historique, mais de la révolution populaire, il ne pouvait être question de sacre, et Napoléon III, issu du plébiscite, ne crut pas utile de demander cette ratification du vote qui l'avait porté au trône.

Charles X fut donc le dernier souverain sacré, et nos grands vieillards d'aujourd'hui sont les seuls contemporains de cette cérémonie dont le caractère majestueux fut déjà, à cette époque, un sujet d'étonnement. On en retrouve un souvenir

dans les "Mémoires d'outre-tombe". Chateaubriand qui, en sa qualité de pair de France, assistait au couronnement, raconte que lorsqu'il s'agenouilla devant le Roi, avec qui il était bruni, celui-ci, voulant l'amadouer, se dégagea pour lui tendre la main et lui dit en riant: -Chat gauté n'a jamais pris de souris.

C'était une avance que faisait le monarque sur l'instante prière des amis de Chateaubriand. Mais celui-ci n'avait pas été prévu de leurs démarches ni des dispositions royales. Il ne comprit pas et la réconciliation n'eut pas lieu. Elle ne s'opéra qu'après 1830, dans l'exil. Depuis ces temps lointains, les splendeurs de leurs démarches ont disparu et de même les usages qui en découlèrent.

A cette époque, pairs de France et députés siégeaient en costume et la garde des sceaux se mettait en robe pour monter à la tribune ou même pour assister au conseil des ministres, quand le Roi devait le présider. "Révéler la simarre" était, d'ailleurs, une expression consacrée équivalant à "être nommé ministre de la justice".

Sous Louis XVIII, cette simarre donna lieu à un trait assez piquant que racontait feu Sainte-Beuve, qui prétendait le tenir d'un aïeux secrétaire du marquis de Pastoret et dont l'authenticité me paraît d'ailleurs douteuse, je dirai tout à l'heure pourquoi.

Le Roi recevait souvent aux Tuileries la belle comtesse Zoé du Cayla.

Un jour, revêtu de sa simarre, le marquis de Pastoret était venu frapper à la porte du cabinet du Roi.

-Est-ce vous, madame? demanda vivement de l'intérieur le souverain, trompé par le froissement de l'étoffe.

-Non, sire, c'est moi, Pastoret.

-Entrez, entrez. Pastoret obéit, poussa la porte et constata que le Roi avait préféré voir un autre visage que le sien. Le même jour, le trait était connu et on n'appela plus Pastoret que "Pastoret Crusoé".

J'ai dit que je ne croyais pas à cette histoire et j'ai pour cela une bonne raison qui me dispense d'en chercher d'autres, c'est que Pastoret ne fut jamais garde des sceaux et, par conséquent, ne porta jamais la simarre.

Après 1830, d'ailleurs, les ministres de la justice ne la portèrent plus. Mais il y eut longtemps encore pour eux comme pour les pairs et les députés un uniforme. Le second Empire rétablit cet usage qu'avait aboli la république de 1848 et le conserva jusqu'en 1863, où nous avons vu alors les Billault, les Baroche, les membres du conseil d'Etat en habit brodé, lorsqu'ils se présentaient devant la Chambre.

De ces costumes, et la démocratie aidant, il ne reste plus grand-chose aujourd'hui et c'est au palais de justice seulement qu'on peut en retrouver quelque vestige dans la robe que revêtent les magistrats pour siéger et les avocats et les avoués pour se présenter à la barre.

UN TUNNEL GIANTESQUE

Les ingénieurs américains ne connaissent pas d'obstacles. Croiraient-ils que l'un d'eux s'est mis en tête de percer un tunnel sous-océanique entre les Etats-Unis et l'Angleterre? Tous les plans sont dressés,

étudiés, les devis préparés. Le tunnel serait amorcé de Boston, dans le Massachusetts, passerait sous le banc de Terre-Neuve et filerait directement, à une profondeur moyenne de 500 mètres environ, jusqu'à Bantry Bay, au sud-ouest de l'Irlande, où des ascenseurs à grande capacité et à grande vitesse seraient établis, de manière à pouvoir remonter les surfaces en quelques secondes les wagons du train sous-marin. Car il y aurait naturellement des voies dans ce tunnel invraisemblable, de 4,000 kilomètres de long, et des ventilateurs pour l'aération.

Les travaux demanderaient deux siècles et coûteraient huit milliards, une bagatelle!

Roger Bacon Prophète.

On dit couramment que Roger Bacon a inventé la poudre, mais on n'en est pas sûr. Ce qu'il y a de certain, en vertu de l'adage: "scripta manent", c'est que le célèbre moine franciscain a prêté les locomotives nouvelles avec une précision vraiment extraordinaire. Voici, nous écrit un "rat de bibliothèque épris de toutes ces nouveautés de notre temps", ce qu'on lit dans un ouvrage de Roger Bacon, publié en 1820: "De nullitate magis" ou de l'inutilité de la magie; nous ferons grâce du latin à nos lecteurs et nous leur traduirons la chose en français de 1901:

"Par les seules ressources de l'art, on peut faire des instruments de navigation sans rameurs, tels que les plus grands navires fluviaux et marins soient en mouvement par la direction d'un seul homme, avec une vitesse plus grande que s'ils étaient pleins de rameurs.

"On peut aussi faire des voitures qui se meuvent sans animaux, avec une vitesse horlogère.

"On peut encore faire des instruments pour voler, tels qu'un homme assis au milieu tourne une manivelle, par laquelle des ailes spéciales frappent l'air à la mode des oiseaux."

N'est-ce pas curieux comme affirmation pure et simple d'un rêveur physicien si loin de nous? Et n'est-il pas plus curieux encore que tout cela se réalise aujourd'hui?

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"Faust", le chef-d'œuvre de Goethe, voit son succès grandir à chaque représentation. Toute la troupe s'y fait bruyamment applaudir, spécialement Miss Linthicum et M. Maurice Freeman.

THEATRE AUDUBON.

Il était impossible de rêver plus heureux début que celui du Théâtre Audubon, grâce à l'exécution à peu près irréprochable de "Paul Kaur" par la troupe Aubrey, dont M. Kourton a eu l'habileté de assurer le concours. C'est un succès grand et bien mérité.

THEATRE TULANE.

"Florodora" vient décidément de remporter un succès tout à fait exceptionnel au Théâtre. Il y a trois ou quatre morceaux de la partition qui provoquent à chaque représentation un enthousiasme indescriptible. La semaine de "Florodora" fera époque dans les annales de ce théâtre.

THEATRE CRESCENT.

Jamais la gaieté française n'a été aussi bruyamment que dans la pièce intitulée "The Girl from Maxim's". Elle provoque dans la salle un fou rire inextinguible. Tout le monde voudra voir "The Girl from Maxim's".

L'OPERA.

Nous croyons avoir que la troupe lyrique qui nous est arrivée de l'étranger, s'est déjà mise au travail des répétitions. Nous ne sommes nullement en mesure de l'affirmer cependant, car nous nous sommes abstenus, par délicatesse, d'aller aux répétitions.

Hier, nous avons annoncé l'arrivée de la troupe, et nous attendons des débats pour nous en occuper comme il convient.

Il est un genre de reportage qui n'est pas dans nos goûts, parce qu'il s'y agit souvent des choses qui n'ont absolument aucun intérêt pour le public; des banalités, du verbiage.

Mardi prochain, nous reverrons ce que nous voyons tous les ans en semblable circonstance: la vie, l'animalité, le bruit renstre aux abords du théâtre. L'Opéra fera la découverte de ses portes pour une saison de plusieurs mois, et tout nous laisse espérer que cette saison sera brillante, car la troupe qui en fera les frais nous est venue précédée d'une fois enviable réputation. Dans le groupement de ses artistes, M. Roberval a été très heureux, nous dit-on.

Il a voulu qu'il s'y eût accueilli; c'est-à-dire qu'aucun de ces sujets n'y fut médiocre. Chaque emploi est tenu par un artiste ayant la valeur qui lui est attribuée.

Nous avons déjà dit que le répertoire cette année comprendra, en outre des chefs-d'œuvre qui restent toujours à la scène, des œuvres nouvelles, inconnues de notre pays.

Redisons aux artistes qui bien-tôt vont se faire entendre, qu'ils feront la connaissance d'un public bienveillant, qui ne leur refusera pas ses encouragements s'ils les méritent; d'un public généreux souvant à l'excès, car, s'il donne à bon escient, il donne aussi sans compter.

Nous avons reçu hier la carte de Mme Jane Purior, félicitée du Théâtre Lyrique de Paris et de la Monnaie de Bruxelles. Nous avons regretté de ne nous être pas trouvé à notre bureau quand elle s'y est présentée. Mme Fodor nous revient après une absence de plusieurs années. Elle avait laissé ici d'excellents souvenirs; et sa rentrée en scène sera saluée par les manifestations les plus flatteuses.

Nous avons également reçu la visite de M. D. Henderson, ténor de grand opéra et de traduction, un artiste dont les succès ont été nombreux et brillants sur les premières scènes européennes.

Beaucoup de distinction dans sa personne, et cette modestie qui est la caractéristique du mérite, du talent.

L'ESPRIT DES AUTRES

C... lit un poème de sa composition se terminant par ces vers: Et je la contemplant en luttant ses regards.

-Hm!... dit un auditeur, "bonnes regards" l'image est bien forcée.

-Non, répond C..., la personne à les yeux caves...

Georgette a mal à la gorge, le médecin ordonne de l'opéer.

-Dieu, que c'est mauvais! fait la petite en repoussant la verre.

-Regarde, lui dit le papa, je vais y goûter.

Et Georgette, calmement: -N'y goûte pas, dis, petit père... j'en prie, bois tout!

Dans les coulisses du Français, Cadet cause avec un camarade.

-J'espère, lui dit ce dernier, que votre frère se taille un beau triomphe, dans "l'Algon" en jouant Flambeau!

Cadet, avec un soupir: -On devrait l'engager à revenir ici jouer... "le Chandelier"!

XXXII

TENTATION.

Dans son salon du Grand Hôtel, devant une longue table chargée de papiers, de déboches, de correspondance de toute sorte, M. Turner écrivait.

Sa lettre, comme celle du marquis de Rambert, était adressée à la Batte-aux-Roches.

Elle contenait tout un récit des petits événements, si importants pour lui et ceux qu'il aimait, qui s'étaient succédé rapidement depuis quelques jours.

Il la terminait en disant: "J'espère, ma chère Rose, que j'aurai de bonnes nouvelles à te donner d'ici à peu de temps. Malheureusement elles ne pourront pas réparer le passé et nous rendre nos belles années troublées par les désastres qui nous ont égarés.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INEDIT

Par CHARLES MEROUVEL.

DEUXIEME PARTIE

BATARDS!

XXXI

FEMME ET FILS.

Suite.

-Tu es injuste.

-Si elle eût accepté d'être ma maîtresse, j'aurais tout fait pour son bonheur, je lui aurais donné une fortune; elle aurait obtenu de moi tout ce qu'elle aurait voulu! Jamais je n'aurais aimé d'autre femme! Son fils serait reconnu...

Prayaso demanda avec son calme inaltérable: -Tu dis... Si elle avait voulu être ta maîtresse, pourquoi pas ta femme?

-Moi, faire d'une paysanne, de la fille des fermiers de la Batte-aux-Roches, une marquise de Rambert, y penses-tu? Il m'eût fallu renoncer à Paris, rompre avec le monde!...

-Puisque tu ne le vois plus, Paris!... Puisque tu n'y vas plus dans le monde!...

-Et c'est toi qui me donnerais un tel conseil!

-Peut-être! Si mon père vivait encore, si ma tante d'Orville n'était pas dans la tombe, ils me soufflèrent, rien que pour cette pensée...

-Je ne sais pas ce qu'ils auraient dit, de leur vivant, mais je sais bien quel serait ton devoir aujourd'hui, et même où est ton intérêt!... Quand tu es aimé Rose, elle était honnête, elle était charmante, elle était pure. Tu as détruit son repos, empoisonné sa vie et la tienne en même temps. La femme qui a failli une fois, même volontairement, et qui accepte d'être la maîtresse

de l'homme qui l'a séduite, de le suivre et de se faire entretenir par lui, déshonore sa famille et se dégrade elle-même au point que celles qui ont un reste d'honneur ne sauraient supporter un tel abaissement. En refusant d'accorder à Rose la seule réparation qui puisse la relever à ses propres yeux et qu'un galant homme doit à celle qu'il a rendue mère et à son enfant, tu fais comme beaucoup d'autres, mais l'homme de cœur ne saurait étouffer les remords d'une telle mauvaise action. Sais-tu pourquoi le comte d'Aulnay, notre ami, le brillant officier destiné à toutes les joies et à toutes les prospérités, a brisé sa carrière et s'est fait prêtre?

-Non.

-Je peux te le dire. S'il était là il te le dirait lui-même... Il avait séduit une honnête fille et elle consentit à le suivre. Cette fille eut un enfant auquel elle espérait que le père donnerait son nom. Distrait, oublieux, entraîné dans la tourbillon de sa vie militaire, il ne devina pas les secrets desirs de cette femme qu'il adorait. Trompé par son silence, il la croyait heureuse, et un soir, au retour d'une absence de quelques heures, il la trouva morte avec son enfant.

Elle lui laissait un mot dans lequel elle lui disait: "Je vous aimais. Votre amour est moins grand que le mien! Je suis lasse d'attendre, et je pars."

Il a donné sa démission et il est entré dans les ordres.

Le beau Maurice demanda railleusement: -Voudrais-tu que je fesse comme lui?

Prayaso répliqua: -Rose n'est pas morte et son fils est plein de vie. En l'épousant, tu aurais une compagne charmante autant que dévouée; tu légitimeras ton fils et le nom de Bambert ne périrait pas avec toi et par ta faute!

Le baron prit ses gants et son chapeau et se disposa à sortir.

-Tu m'objecteras le monde, toujours le monde, dit-il en se tournant vers la porte. Eh bien! un dernier mot. Ton fils est le neveu de Pierre Broudin ou de M. Turner, comme tu voudras. Pierre Broudin est riche à millions. Le monde, à genoux devant cette immonde bête qu'on appelle le veau d'or, ne pourrait pas te blâmer puisque chaque jour il te donne l'exemple de l'alliance des biens avec les sous des financiers! Et tu aurais du moins autour de toi des visages sains, des cœurs dévoués et qui saient toute une lignée d'enfants qui égaieraient tes vieux jours. Penses-y et bonsoir, mon cher Maurice.

-Bonsoir, Georges.

-Tu ne veux pas décidément me dire ce qu'elle est devenue?

-Quoi?...

-L'enfant de Lonise.

-Impossible.

-Bien. Nous la trouverons sans toi. Bonsoir, ami!

-Bonsoir. La porte se ferma derrière le baron.

Le "beau Maurice" se leva à son tour.

Il fit quelques pas dans son cabinet, ouvrit une fenêtre et s'accouda à la rampe de fer du balcon qui s'avancait sur le jardin.

Et les yeux fixés sur le petit parc et les longues façades de son hôtel morne et inhabité il soupira.

-Il a peut-être raison. La vie renaitrait dans cette maison qui est restée à un tombeau! Mais ce serait trop lâche!

Cependant les observations du baron avaient produit sur son esprit une profonde impression. Au bout d'un instant, il prit une plume et écrivit à la hâte, à grands traits, rageusement:

Le vieux Brunet arriva. Le marquis lui donna sa lettre, et dit: -A la poste, tout de suite... Va toi-même. Et pas un mot à personne.

-Bien, monsieur le marquis. Resté seul de nouveau, il pensa: -Ce serait une folie. Et pourtant, peut-être est-ce ma seule chance de salut! Nous verrons!

XXXII

TENTATION.

Dans son salon du Grand Hôtel, devant une longue table chargée de papiers, de déboches, de correspondance de toute sorte, M. Turner écrivait.

Sa lettre, comme celle du marquis de Rambert, était adressée à la Batte-aux-Roches.

Elle contenait tout un récit des petits événements, si importants pour lui et ceux qu'il aimait, qui s'étaient succédé rapidement depuis quelques jours.

Il la terminait en disant: "J'espère, ma chère Rose, que j'aurai de bonnes nouvelles à te donner d'ici à peu de temps. Malheureusement elles ne pourront pas réparer le passé et nous rendre nos belles années troublées par les désastres qui nous ont égarés.